



La voie de non-violence ?

Après avoir obtenu son indépendance, l'Inde se fut divisée en deux Etats confessionnaux : l'Inde hindouiste et le Pakistan islamique. Dans la lutte fratricide entre ces deux communautés confessionnelles, Gandhi avait choisi sa voie de neutralité au prix de sa vie. Son combat s'inscrit dans la mémoire de l'humanité. Son nom est toujours cité comme un symbole de la voie de non-violence pour combattre contre les tyrans et la puissance militaire d'un l'Empire. Mais ce « symbole » n'est pas un « modèle » car le premier représente un idéal et le second répond à une réalité. Dans les années 50, beaucoup des pays opprimés et colonisés ne suivaient toujours pas la voie de Gandhi parce que chaque pays devait faire face à ses propres problèmes. L'inde n'est pas la Chine et la Chine n'est pas l'Indonésie etc. Et la France n'est pas la Grande-Bretagne, le Portugal n'est pas la Hollande etc.

L'indépendance avait été accordée à la Birmanie et à la Malaisie dans les conditions différentes de celles qui prévalaient entre la Grande-Bretagne et l'Inde. En 1930, l'Indochine se révolta. Quand, au lendemain de la Seconde guerre mondiale, le Vietnam se battait contre la France colonialiste par les armes pour son indépendance et son unité. Le Cambodge avait choisi sa propre voie, celle de la négociation, la formule si chère au peuple bouddhiste, pour revendiquer son indépendance. En Afrique, des mouvements nationalistes s'insurgeait contre le Colonialisme. Ils se battaient avec tous les moyens pour ramener la République français à respecter sa valeur, c'est-à-dire une nation qui libère des peuples de l'oppression avec le concours des Lumières et du développement scientifique et techniques. Les autres pays, choisissant la voie communiste, engageaient leur lutte contre l'occupation étrangère et le régime féodal pour établir une société sans classe sociale, mais sans liberté.

On dit toujours : la dictature finit toujours par tomber. Les exemples ne manquent pas. Sans remonter trop loin dans le passé - l'Antiquité et le Moyen-Age ayant eu leur lot de despotes plus ou moins sanglants exécutés par leurs proches ou

par une foule en furie - on constate, en survolant rapidement l'histoire récente, que nombreux sont les hommes «à poigne», comme l'a dit Barack Obama dans un discours de menace à peine voilé à l'adresse du président syrien Bachar el-Assad, qui ne sont pas morts paisiblement dans leur lit. Une constante historique qui peut paraître rassurante, dans la logique de «qui a vécu par l'épée périra par l'épée».

Ce constat est sans doute un encouragement pour ceux qui combattait obstinément avec tous les moyens contre la dictature : « celle-ci tombera qu'après elle aura été attaquée par une force révolutionnaire ». Mais cette force n'est toujours pas une force violente qui fait toujours couler le sang. Elle est révolutionnaire parce qu'elle est une force policée émanée de la volontaire populaire. Elle est légitime parce que le peuple est souverain. Elle ne peut pas être donc une force violente, mais une contrainte par son pouvoir légitime qui pousse la dictature à partir. Le plus célèbre reste peut-être le Roumain Nicolae Ceausescu. Son visage défait, alors qu'il tentait de galvaniser la foule dans un discours et qu'il avait dû s'interrompre sous les huées, est encore dans toutes les mémoires. Ces huées n'est qu'une force populaire qui fait tomber le despote. Ce cas n'est pas unique, dans la vaste tragédie qu'est l'histoire de l'humanité, il peut paraître juste qu'un homme qui a gouverné par le fer et par le feu meure sous les coups de son peuple enfin libéré.

Mais, on le savait que la violence est toujours un moyen utilisé par la dictature pour sa survie. Parfois le dictateur commette l'erreur de se lancer dans une guerre contre son peuple qui finit toujours par lui coûter le pouvoir. Sihanouk avait commis cette erreur en appelant le Viêt-Cong à envahir son propre pays par les armes. En effet, les dictateurs qui virent leur monde s'écrouler sur eux pour avoir voulu semer la terreur ou la guerre dans leurs pays, Kadhafi est évidemment le plus connu. Nous ne reviendrons pas sur sa fin ici. Il mourut dans les conditions que l'on sait. La violence est donc une arme à double tranchant pour les dictateurs. Leur menace de déclencher la guerre contre leur propre peuple est un signe avant-coureur de leur fin approche parce que cette menace

sous forme de terreur est une arme à double tranchant : ils tuent leur propre peuple, ils se tuent eux-mêmes comme le scorpion en situation de danger, il frappe au hasard. Il lui arrive d'être sa propre victime.

Et le Cambodge ?

Matthieu Ricard, moine bouddhiste-français, répond à la question de son père, Jean-François Revel, concernant la violence :

«La violence, « ce qui compte, c'est la motivation qui inspire nos actes et le résultat final de ces actes. Le choix des moyens résulte de l'exercice de notre intelligence. Donc, en théorie, on peut admettre l'utilisation de la violence à des fins bienfaisantes. Mais dans la pratique, il est très difficile de l'utiliser avec succès. Il faut donc éviter le conflit, ou, s'il est inévitable, neutraliser celui qui s'apprête à commettre un acte violent... ».

Dalaï-Lama recommande aux Tibétains de neutraliser la violence commise par des soldats chinois au Tibet par la non-violence. On le savait qu'il a besoin beaucoup de temps pour prouver que sa théorie soit efficace. Mais avec le grand nombre des Chinois qui viennent s'installer au Tibet enlèvent avec le temps tout espoir de revoir le Tibet aux Tibétains. Ce pays a sans doute une paix souhaitée par le Bouddhisme, mais il ne retrouverait jamais la souveraineté voulue par son peuple bouddhiste.

Et le Cambodge ?